

— Après les obaals, les tigres, dit Aramburi à voix basse à don Luis, ce sont les bandits.

— Carai ! dit froidement don Luis, cette fois je crois que ce sera d'ôr !

— Vivo Dios ! vous êtes un homme, dit le contrebandier avec admiration, c'est plaisir de se faire tuer à vos côtés ! c'est égal, ajouta-t-il en riant, c'est à présent que nous aurions besoin de notre armée imaginaire de tout à l'heure !

Sur ces entrefaites, une gerbe de flamme jaillit au-dessus de l'horizon comme le bouquet d'un feu d'artifice grandiose, le soleil était levé, les ténèbres avaient disparu.

Rien ne saurait rendre l'expression étrange que prit alors le paysage majestueux qui se déroula subitement aux regards effarés des voyageurs.

Sur le sentier, les cadavres étendus de huit ou dix alguazils, déjà frappé de la rigidité éternelle de la mort ; d'autres, blessé seulement, essayant en se lamentant d'exciter la pitié des hommes qui les entouraient d'un air guoguenard, groupés dans les poses les plus pittoresques, là où ils s'étaient arrêtés, les uns debout sur la pointe d'un rocher, d'autres assis sur les pentes abruptes de la montagne et dans le fond l'immensité du désert, cet incommensurable océan de verdure, d'où émergeaient montagnes et collines boisées.

Cependant, quelques bandits revenaient amenant au milieu d'eux les alguazils fugitifs et conduisant don Manuel Belgrano derrière lequel se tenaient quelques alguazils, sept ou huit au plus, restés fidèlement auprès de lui après la fuite de leurs compagnons.

Don Manuel Belgrano marchait calme et fier au milieu des bandits, sans forfanterie comme sans faiblesse, comme si, au lieu d'être leur prisonnier, il eût été leur vainqueur.

Les bandits firent arrêter leurs prisonniers assez loin de l'endroit où se tenaient don Luis et ses compagnons et les laissèrent sous bonne garde, puis ils continuèrent à s'approcher.

Tout à coup Diamant qui, depuis quelques instants donnait des signes d'inquiétude, s'élança en avant et bondit après l'un des bandits qu'il semblait vouloir manger de caresses à la grande surprise des autres bandits qui ne comprenaient rien à cette reconnaissance et à la joie que l'homme et l'animal semblaient éprouver de se revoir.

L'étonnement de don Luis cessa presque aussitôt en reconnaissant Sidi Muley, l'ancien spahis, Camacho et Navaja.

— Il est inutile de rester plus longtemps cachés, dit don Luis, venez, je crois que nous n'avons rien à redouter de tous ces hommes.

Il repassa ses revolvers à sa ceinture, donna le bras à dona Mercedes qui, elle aussi, avait reconnu Sidi Muley et ils émergèrent de derrière le rocher suivis par Aramburi et Cuchillo.

Au moment où don Luis et dona Mercedes parurent, il se fit un grand silence dans la foule des bandits.

Tous les fronts se découvrirent respectueusement.

Sidi Muley, toujours suivi de Diamant qui ne se lassait pas de bondir autour de lui et accompagné par Camacho, Navaja et trois ou quatre autres, les principaux de la bande sans doute, s'approcha de don Luis et de dona Mercedes qu'il salua courtoisement.

— Comment, vous ici, Sidi Muley, je ne comptais guère avoir le plaisir de vous voir aujourd'hui ?

— Nous vous attendons depuis onze jours, Seigneurie, répondit l'ancien spahis, c'est-à-dire depuis le jour où vous avez quitté Santa Lucia.

— Voilà qui est singulier, dit don Luis, je ne savais pas moi-même, il y a deux jours, venir de ce côté.

— Depuis votre entrée dans la sierra nous vous entourons sans que vous vous en doutiez.

— Bon ! fit-il gaiement, je comprends, il y a du don Estevan et du don Jose là dedans.

— En effet, señor, c'est par leur ordre que nous veillons sur vous.

— Sont-ils ici !

— Non, señor, mais ils y seront avant quelques heures.

— Bon ! voilà qui me fait grand plaisir ; cependant vous ne faisiez pas si bonne garde que les alguazils...

— Excusez-moi, señor ; depuis que les alguazils au nombre de quarante ont quitté cette nuit à minuit « Babispe », nous ne les avons pas perdus de vue un instant ; sans qu'ils s'en doutassent nous les tenions au bout de nos carabines ; nous les avons laissés dresser leur ambuscade, et nous nous sommes tenus prêts à intervenir.

— Il aurait peut-être mieux valu empêcher l'attaque.

— Vous avez sans doute raison, señor, mais Camacho et moi nous avons pensé qu'il valait mieux vous laisser sortir d'affaire tout seul afin de montrer à nos camarades ce que vous êtes capable de faire ; maintenant ils vous connaissent et sont prêts, sur un signe de vous, à se faire tuer pour vous servir.

— Oui ! oui ! vive don Luis ! vive le brave Platero ! s'écrièrent les bandits en agitant joyeusement leurs chapeaux.

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites, Sidi Muley, pas plus qu'à l'enthousiasme de ces braves gens.

— C'est vrai, señor ; mais cela prouve seulement que je suis un imbécile.

— Un imbécile, vous ?

— En plein, señor, malheureusement, j'ai voulu faire le beau parleur au lieu de vous remettre la lettre, ce que j'aurais dû faire tout de suite.

— Quelle lettre ?

— Celle dont je suis chargé.

— De qui est-elle ?

— De don Estevan, señor.

— Mais donnez-la donc cette lettre !

— C'est juste.

Il la retira de la golilla de son sombrero, dans laquelle elle était passée, et la présenta respectueusement à don Luis, celui-ci la lut rapidement du regard ; malgré tous ses efforts pour se contenir, une vive émotion parut sur son visage.

— Sidi Muley, dit-il avec un léger tremblement dans la voix tout en repliant la lettre, je ne puis vous répondre, car c'est à vous que je dois adresser ma réponse, n'est-ce pas ?

— Oui, señor, à moi et à mes camarades.

— Je ne puis, dis-je, vous répondre avant de vous poser une condition.

— Laquelle, señor ? Il faudra qu'elle soit bien extraordinaire pour que nous la refusions.

— Je désire causer avec don Manuel Belgrano, Alcade Mayor de Chihuahua.

— Ce n'est que cela, señor ?

— Pas autre chose. Je vous annonce d'avance que l'entretien que je veux avoir avec ce caballero aura lieu à haute voix et devant vous tous.

— A quoi bon, señor, vos affaires ne nous regardent pas.

— Vous vous trompez, Sidi Muley, elles vous intéressent beaucoup au contraire, vous et vos camarades.